



Michèle Coltelloni-Trannoy (dir.)

La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Introduction

Michèle Coltelloni-Trannoy

DOI : 10.4000/books.cths.1002

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508716



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

COLTELLONI-TRANNOY, Michèle. *Introduction* In : *La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2015 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/1002>>. ISBN : 9782735508716. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.1002>.

Introduction

Michèle COLTELLONI-TRANNOY,
Président de section,
Professeur d'histoire romaine à l'université Paris-Sorbonne,

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

L'éventail des articles qui ont examiné les problématiques liées à la traduction est particulièrement large : du point de vue chronologique, puisqu'ils intéressent des pratiques observées depuis l'époque suméro-akkadienne (I^{er} millénaire avant J.-C.) jusqu'au XX^e siècle ; du point de vue typologique, dans le sens où ils concernent des textes religieux, littéraires, médicaux, des récits de voyage ou des manuels d'acquisition des langues étrangères comme des documents épigraphiques de l'Antiquité romaine ; enfin les objectifs qui sous-tendaient leur existence étaient aussi bien scientifiques que politiques et, dans tous les cas, les enjeux dépassaient largement le simple souci de trouver le mot juste et le désir de toucher un public autre que celui de la « langue source ». Si les contributions semblent assez bien réparties sur l'ensemble des grandes périodes historiques, à l'exclusion du Moyen Âge (2 pour l'Antiquité, 2 pour la Renaissance, 2 pour les Temps modernes et 2 pour l'époque contemporaine XIX^e / XX^e siècle), le déséquilibre n'en est pas moins en faveur des époques « centrales », de la Renaissance au début du XIX^e siècle : cela n'est assurément pas un hasard, quand on sait la place qu'occupe la Renaissance, à la suite de l'Antiquité romaine, dans l'élaboration d'une culture de la traduction, au point d'être « par excellence l'ère de la Traduction » (Irina Falkovskaya). Pour les lettrés romains comme pour les humanistes de la Renaissance, le savoir se construit en intégrant des pans entiers de cultures « autres », de manière à les transformer pour en faire une culture nouvelle. Les pratiques de traduction n'étaient, bien entendu, pas limitées à ces deux époques et les régions multiculturelles se prêtaient particulièrement bien au bilinguisme et aux traductions. En témoignent les traductions de textes littéraires sumériens en langue akkadienne dans le contexte de la formation des grands empires du I^{er} millénaire av. J.-C., qui accordent une place majeure au savoir intellectuel : la transmission de la langue morte qu'était le sumérien constitue ainsi « le premier témoignage d'une réflexion que l'on peut véritablement qualifier de philologique et exégétique » (Darya Pevear). À l'époque romaine, les régions qui disposaient d'une écriture avant l'installation des Romains sont également celles qui ont donné lieu à des bilingues, autant d'occasions de traduire le latin en une langue locale ou l'inverse. La contribution qui se consacre à ce matériel épigraphique (Maria-José Estaran-Tolosa) s'appuie sur des documents ibériques et surtout africains (latin-punique et latin-libyque). C'est à la Renaissance que l'on doit le passage de la « traduction libre » à la « traduction fidèle », adoptée depuis lors dans tout le monde savant, et l'un des artisans majeurs de ce concept est Louis Le Roy, qui s'inscrit aussi dans le projet d'enrichir la langue française tout en transmettant des connaissances (Irina Falkovskaya). C'est également l'objectif que poursuit Mme Dacier, dont les traductions d'Homère (*Iliade* et *Odyssée*, 1711-1716) firent longtemps autorité et furent republiées jusqu'au XX^e siècle : mais, dans son cas, la passion de transmettre la beauté du texte grec et de réhabiliter Homère s'alliait à un sens poussé de la polémique puisque Mme Dacier fut l'un des plus ardents champions des « Anciens » dans la querelle qui les opposait aux « Modernes » (Éliane Itti). La transmission de savoirs techniques (médecine, langues étrangères, géographie) fait l'objet de trois contributions. La première (Moreno

Campatella) s'attache à étudier quel fut l'impact de la terminologie de Galien, à travers les traductions italiennes du XVI^e siècle réalisées elles-mêmes à partir de traductions latines (de même époque) du texte grec, sur la création du lexique scientifique italien moderne. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'apprentissage des langues étrangères appartient désormais à la culture nobiliaire européenne : l'article (Andrea Bruschi) s'attache à suivre l'évolution des modalités d'apprentissage de l'italien (mais également de l'anglais) en France, qui était centré sur l'analyse de la langue écrite ainsi que sur l'acquisition de la culture et de l'histoire du pays, tout en restant en partie tributaire des méthodes d'acquisition du latin. Enfin, la concurrence qui ne cessa de se renforcer entre la France et l'Angleterre (Jan Vandersmissen) pour la connaissance et la maîtrise de l'Afrique, entre le XVIII^e et le XX^e siècles, fut un moteur majeur de la rédaction et de la traduction des récits de voyage français et anglais : l'expertise coloniale s'appuyait d'emblée sur les connaissances géographiques dont la diffusion (grâce à la traduction) était un enjeu de poids. Le Congrès du CTHS se déroulant à Nîmes, il était légitime que le poète occitan Mistral fût représenté, grâce à une contribution (Pierre Fabre) qui mettait l'accent sur la dimension universelle (et non pas régionale !) de son œuvre : les multiples traductions – à commencer par celle dont il fut l'auteur, en français – sont d'abord évoquées avant que l'étude ne s'attache à quelques choix que les traducteurs ont opérés pour rendre compte de l'onomastique ou de certains faits culturels provençaux.